



CLASSIQUES  
GARNIER

DEBAUVE (Jean-Louis), PAKENHAM (Michael), « Notules », *Revue Verlaine*, n°  
7-8, 2002, p. 364-365

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14714-5.p.0370](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14714-5.p.0370)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2002. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## Notules

### Vermersch et les Poèmes saturniens

Lorsque j'ai communiqué le compte rendu de Vermersch des *Fêtes galantes* pour le deuxième numéro de la *Revue Verlaine*, la phrase suivante m'intriguait encore : « Ce n'est point la première fois qu'il m'est permis d'exprimer – preuves en main – ma vive sympathie et mon admiration céleste pour l'auteur des *Poèmes Saturniens* [...] ». L'explication se trouve dans les « Notes critiques » que Vermersch publia le 2 mai 1867 dans *Le Hanneton* :

À côté de cette symphonie douce et charmante [*Les Charmeuses* d'André Lemoyne], apparaissent, rudes et pittoresques, les *Poèmes saturniens* de Paul Verlaine. On peut appliquer à ce chantre nouveau cette phrase du vieux Balzac : « *Ce n'est pas un poète entier : c'est le commencement et la matière d'un poète.* » Je ne connais pas M. Paul Verlaine, mais j'ai lu son livre quatre fois, et à chaque fois j'ai trouvé de plus en plus juste l'application, faite à son œuvre, des paroles de Balzac : des défauts gigantesques coudoient des qualités énormes ; vous lisez une pièce très-médiocre, tournez la page, voici une superbe inspiration. Et cependant M. Verlaine nie l'inspiration et n'en veut à aucun prix :

Ce qu'il nous faut, à nous, c'est, aux lueurs des lampes,  
La science conquise et le sommeil dompté ;  
C'est le front dans les mains du vieux Faust des estampes ;  
C'est l'obstination et c'est la volonté.

Charles Bataille, qui – je lui fait l'honneur de le croire – n'a pas lu les *Poèmes saturniens*, les a très-vertement éreintés<sup>1</sup> : il a eu tort ; il aurait vu, s'il avait voulu les parcourir, un puissant tempérament de poète dans l'auteur des pièces : *César Borgia*, *la Mort de Philippe II*, *Dans les Bois*, *Epilogue*, et surtout cette admirable série des *Paysages tristes*, une des choses les plus originales que j'aie lues.

Eugène Vermersch<sup>2</sup>

Michael Pakenham

---

<sup>1</sup> *Le Mousquetaire* du 27 novembre 1866, compte rendu reproduit par Olivier Bivort, *Verlaine*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 1997, p. 21-22.

<sup>2</sup> Pour la réaction de Bataille à ces observations, voir Vermersch, « Messieurs les boxeurs I Quand Bataille est folâtre », *Le Hanneton*, 16 mai 1867 : « Mais non ! Il paraît qu'il y avait une troisième hypothèse possible que la faiblesse de mon intelligence ne m'a point permis d'apercevoir et la voici : M. Bataille a lu les *Poèmes saturniens* de M. Paul Verlaine, il en a parfaitement apprécié toute la valeur, seulement il ne lui a pas plu de les louer. »

### À propos de Verlaine et Darzens

Dans sa monumentale étude sur *Les Saisons littéraires de Rodolphe Darzens* (1998), Jean-Jacques Lefrère, reprenant en partie son étude parue dans le n° 1 de la *Revue Verlaine*, donne énormément de détails sur ses rapports avec l'auteur des *Poèmes saturniens* (v. le compte rendu de l'ouvrage dans le n° 17-18 de *Parade sauvage*), principalement à propos de la publication du *Reliquaire* de Rimbaud, ainsi que pour le sonnet que Verlaine consacra à Darzens en 1889, qui sera écarté de la première édition de *Dédicaces*, mais rétabli dans celle de 1894. La brouille ne sera que temporaire et finalement, les relations entre les deux écrivains semblent avoir été plus importantes que ce que nous en savons.

En témoigne un exemplaire de l'édition originale de *Sagesse* (1881), relié à l'époque bien qu'un peu plus tard en demi-maroquin fauve avec premier plat de couverture, qui a figuré sous le n° 55 de la quatrième vente Jacques Guérin (4 juin 1986, Claude Guérin expert) et provenant de la bibliothèque Paul Muret (1937). Il comportait cette dédicace, citée par Lefrère, mais non reprise dans son volume : « A Rodolphe Darzens / bien cordialement / P. Verlaine. ». Y était joint le manuscrit, reproduit en fac-similé, du sonnet LXXII de *Dédicaces* « A Rodolphe Darzens », écrit sur un papier administratif d'hôpital. Le texte, sans date, comporte quelques variantes non signalées dans l'édition de la Pléiade (le texte de l'article Lefrère est celui de la version Cazals datée d'Aix-les-bains, 29 août 1889) :

v. 6 Vraiment amical (*sans ponctuation*)

v. 7 Quel sot endurci, (*endurci est précédé d'un autre mot raturé, indéchiffrable sur la reproduction, peut-être : résigné*)

v. 9 Enfant élancé (*la var. est signalée par Borel, mais ici le E de Enfant rature un J*)

Enfin le v. 12 comporte la variante déjà signalée.

Le manuscrit venait peut-être de Darzens lui-même comme le pensait Lefrère, pour qui le poème semble avoir été volontairement écarté par Verlaine. Il n'a donc pas été « oublié » comme le prétend Jacques Borel.

Ce volume est ensuite passé dans les bibliothèques Sicklès (II, 532) et C. Zafiropulo (1994, III, 127).

**Jean-Louis Debaue**